



# Quelques énigmes de la vie de Jean Potocki et celles du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”

Zygmunt Markiewicz

## ► To cite this version:

Zygmunt Markiewicz. Quelques énigmes de la vie de Jean Potocki et celles du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”. Les Cahiers de Varsovie, 1974, Jean Potocki et le “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”, 3, pp.171-181. halshs-01085136

**HAL Id: halshs-01085136**

**<https://shs.hal.science/halshs-01085136>**

Submitted on 20 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## QUELQUES ÉNIGMES DE LA VIE DE JEAN POTOCKI ET CELLES DU «MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE»

par Zygmunt MARKIEWICZ

La „vie posthume” de Jean Potocki, c'est-à-dire le rayonnement de son oeuvre concernant différents domaines de la vie intellectuelle, présente un paradoxe. L'initiateur des fouilles de Basse-Saxe pour étudier les vestiges de la civilisation slave, chercheur doué d'une intuition presque géniale qui, bien avant Bopp, lui aurait permis de prétendre au titre d'inventeur de la linguistique comparée, auteur de savants ouvrages si divers comme la chronologie de l'antiquité, le monde arabe et slave, voyageur sachant observer — et j'en passe, est, aujourd'hui, connu pour un roman passablement libertin, où le fantastique et le picaresque alternent avec l'érotisme.

Il faut revenir quelques siècles en arrière pour retrouver pareille aventure. En effet, la Renaissance nous a laissé un certain Boccace, auteur de plusieurs travaux latins très savants, qui est passé à la postérité uniquement grâce au *Décameron*, et Pétrarque immortalisé en tant qu'auteur de *Canzoniere*, au détriment de son *Africa* latin qu'il croyait être un chef-d'oeuvre, assuré d'immortalité.

Les études de Brückner, Sinko, Kotwicz, Francev ont montré l'étendue de l'érudition et le sérieux des problèmes qui préoccupaient Jean Potocki; pourtant, il a fallu l'intérêt éveillé de M. Roger Caillois pour que le bruit, fait autour du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, fasse connaître son auteur en dehors de la Pologne. Ainsi, il n'y a pas longtemps, nous avons vu Jean Potocki, environ 150 ans après avoir écrit ce qui semblait être un amusement pour dames désœuvrées, faire le tour du monde comme auteur d'un „best-seller”.

Il faut reconnaître que les circonstances n'ont pas favorisé la renommée mondiale du *Manuscrit*.

Plagié après sa mort ou considéré, par quelques-uns, comme plagiaire de Charles Nodier, Jean Potocki a vaincu triomphalement ses détracteurs pour trouver — suprême injure! — à l'heure de la célébrité, un biogra-

phe peu scrupuleux qui, ayant accès aux archives de la famille, s'est fait l'historiographe ou plutôt l'apologiste du domaine seigneurial de Łańcut. Ce n'est pas de cœur léger que je m'en prends à un disparu, mais la façon désinvolte avec laquelle Edouard Krakowski a publié, à tour de rôle, les inédits concernant Mickiewicz, Norwid, et enfin l'auteur du *Manuscrit*, mérite, même tardivement, d'être blâmée. Une foule de coquilles dans les noms propres, aussi bien français que polonais, d'erreurs flagrantes de dates, de jugements historiques très discutables, font qu'on doit utiliser avec le maximum de circonspection cette biographie qui ne répète que des choses connues.

Il était, certes, difficile pour M. Roger Caillois d'accuser ouvertement Charles Nodier d'avoir voulu assurer au texte de Jean Potocki plus de valeur, en y introduisant quelques corrections stylistiques et en le signant d'un nom déjà bien connu en France. Pourtant, ceci s'est passé avec le récit Histoire de Thibaud de la Jacquièrre, publié dans *Infernaliana* en 1822, sous un titre légèrement changé. Il est vrai que la notion du plagiat ne s'appliquait pas, au début du XIXe siècle, aux grands talents; c'était la faute d'un autre plagiaire, Courchamps, d'avoir cru au sien.

Il est, par contre, difficile d'expliquer l'erreur de M. Pierre Castex, pourtant auteur d'une thèse sur le récit fantastique en France et d'une anthologie sur le même sujet, lorsqu'il soutient l'insoutenable.

Dans son édition des récits de Nodier (chez Garnier, 1961), M. Castex écrit: „Toutefois l'exemplaire d'*Infernaliana* conservé par M. Jean Mennessier-Nodier renferme un feuillet raturé qui se rapporte aux *Aventures de Thibaud de la Jacquièrre* publié dans l'*Infernaliana* et qui est dans la main de notre écrivain. Nodier est donc intervenu au moins dans la mise en forme définitive de ce conte, même s'il l'a démarqué d'un autre auteur. Aussi croyons-nous pouvoir, sous réserves, l'incorporer à la présente édition”<sup>1</sup>.

Le professeur en Sorbonne bien connu faisait probablement allusion au mystérieux texte dont Paul Lacroix, „le bibliophile Jacob”, avait parlé autrefois et qui „aujourd'hui témoignerait terriblement contre Nodier”, pour reprendre le texte de M. Caillois (Préface, p. 13). Pourtant M. Castex n'énumère pas le feuillet en question parmi les manuscrits de Nodier conservés; l'auteur de la thèse sur le conte fantastique ignore, encore en 1961, ce que M. Roger Caillois a publié en 1958.

Dans l'impossibilité d'assurer lui-même la publication intégrale du *Manuscrit*, Jean Potocki en a envoyé une copie à Paris. Deux personnes pouvaient en être les éventuels destinataires: Jules Klaproth, son obligé

<sup>1</sup> P. C. Castex, Introduction aux *Récits de Nodier*, Garnier 1961, p. 30.

de longue date, ou le comte Marie-Gabriel-Florence de Choiseul-Gouffier, doublement lié à la famille de Szczęsny Potocki. Jean Potocki le connaissait sans doute de Saint-Petersbourg, où l'ancien ambassadeur de France en Turquie a été directeur des Bibliothèques Impériales jusqu'en 1801.

Le fait que les *Infernaliana* paraissent en 1822 permet de constater que Nodier a publié les *Aventures de Thibaud de la Jacquièrre* après le suicide de Potocki et le décès de Choiseul-Gouffier, disparu en 1817; sinon il y aurait eu trop de risques. D'autre part, le premier plagiat de Courchamps date de 1835. On sait qu'il connaissait bien Klaproth; il était, sans doute, renseigné par lui sur Jean Potocki, et il a commencé à piller celui-ci au moment où l'orientaliste allemand était déjà malade. Ayant ainsi limité les risques d'un scandale, il continue, en 1841, c'est-à-dire à l'époque où Choiseul-Gouffier, Klaproth, le général Pac et, probablement, le général Étienne de Sénovert, deux autres amis de Potocki, sont morts; seul Nodier vit, mais, évidemment, il est obligé de se taire, car il n'a pas la conscience tranquille. Brückner a supposé que le „pourfendeur” de Courchamps dut être quelqu'un de l'entourage de Nodier. Je suis en mesure de citer le nom de celui qui a vengé Jean Potocki: il s'agit de François Génin (1803—1856). Notons, d'autre part, que Nodier n'avait aucun intérêt à attirer l'attention du public sur Potocki.

Klaproth nous apparaît ainsi comme l'intermédiaire le plus probable entre Potocki et l'homme qui devait publier l'oeuvre. Nous savons pertinemment que, bien renseigné sur la valeur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, il était, en 1829, probablement le seul qui l'ait lu en entier. Pourtant, sa situation d'étranger établi en France en 1815, ne lui permettait pas d'accuser de plagiat Nodier, écrivain très connu et à la veille d'entrer à l'Académie Française. C'est pourquoi, à partir de 1820 et jusqu'en 1835, Klaproth a fait tout son possible pour mettre en lumière les mérites scientifiques de son bienfaiteur polonais.

Ayant passé plusieurs années à m'occuper de Charles-Edmond Chojecki, à qui beaucoup peut être pardonné par le fait même qu'il a sauvé, par sa traduction polonaise, le texte entier du *Manuscrit*, je tiens à reconstituer ici l'hypothétique filière, par laquelle il a pu accéder à l'original.

On sait que Chojecki connaissait bien, du salon des Łuszczewski, à Varsovie, Roger Raczyński, fils de Constance, deuxième femme et veuve (consolée dès avant le suicide) de Jean Potocki.

Or, dans *Pisma Historyczne*, de Michał Baliński, je trouve le passage suivant: „C'est un grand service qu'un homme savant et protecteur des sciences va rendre à la mémoire de Potocki et au public” (Warszawa 1842, t. 3, p. 203). Cette information, datant de 1842 et relative au projet d'édition polonaise, concerne, selon toute vraisemblance, le mécène des

humanités et de la littérature, l'éditeur de Pasek et de Kotowicz, Edouard Raczyński. Son suicide, qui, trois ans plus tard, rappelle beaucoup celui de Jean Potocki, l'a empêché de réaliser son projet: c'est alors qu'Edmond Chojecki se proposa comme traducteur du *Manuscrit*. Une appréciation des mérites de Jean Potocki en tant qu'initiateur des recherches sur les Slaves, dans *Czechia i Czechowie*, publié en 1846, ainsi que le fait d'avoir dédié ce livre à Roger Raczyński, décidèrent ce dernier à confier à son ami une copie du roman qui nous intéresse. La traduction parut en juillet 1847.

Les collections de Rapperswil ayant été détruites par les Allemands en 1939, on ne peut établir, aujourd'hui, avec précision, le rôle joué par Lelewel dans l'édition de la traduction polonaise. Une lettre de Chojecki à l'historien établi à Bruxelles, existait dans les archives mentionnées plus haut. D'autre part, le témoignage, envoyé par celui-ci, au procès de *la Presse* contre Courchamps, la lettre de Constance Raczyńska au grand savant, et le début des notes de celle-ci, restent, aujourd'hui, les seuls indices de leur correspondance.

Pour ce qui est du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, cette oeuvre si déconcertante, j'en parlerai peu, étant donné qu'elle a été l'objet de plusieurs excellentes communications de spécialistes.

Parmi différentes lectures qui auraient pu influencer Jean Potocki, je relève — si je ne m'abuse — l'étonnant oubli concernant Ignace Krasicki. Il s'agit, évidemment, de *Historia na dwie księgi podzielona* (*Histoire divisée en deux livres*, 1778). Son héros, Grumdrypp, est sans doute le frère aîné du Juif Errant. Les avatars successifs du personnage créé par Krasicki rappellent beaucoup les aventures du Juif Errant, les 29 tomes in-folio, cachés par Grumdrypp, font penser à la triste expérience de Diègue Hervas avec l'exhaustive bibliothèque de cent volumes sur cent sciences différentes, mangés par les rats, la tache sur le front, qui marque l'homme aux existences multiples, pourrait venir de Krasicki (à moins qu'elle ne soit la réminiscence commune de Swift), même la Sierra Morena, terrain des épreuves d'Alphonse Van Worden, se retrouve dans le récit polonais en question. Mais, avant tout, le relativisme amusé — de veine voltairienne — du prince-évêque racontant les aventures de son protagoniste, peut avoir donné naissance au pessimisme désabusé du Juif Errant, ayant, lui-même, peu d'illusions sur l'honnêteté des hommes.

On a beaucoup écrit — et je ne suis pas sans faute — à propos du *Manuscrit*, sur l'athéisme ou l'agnosticisme de son auteur, exprimé, entre autres, dans la célèbre phrase: „O mon Dieu, s'il y en a un, ayez pitié de mon âme, si j'en ai une”.

Je crois qu'il faut rectifier un peu cette opinion trop sommaire. Voici,

par exemple, un fragment d'une lettre de Potocki, datée du 20 septembre 1805 et adressée, d'Irkoutsk, au prince Adam Czartoryski: „Je vais maintenant vous dire quelques mots sur la théologie. Il y a ici des Confédérés [de Bar — Z. M.] qui depuis 35 ans n'ont point vu de prêtres catholiques et qui soupirent après la communion, il y a aussi bon nombre de criminels à qui les consolations spirituelles sont plus nécessaires qu'à d'autres. Il serait fort utile que Siestrzencewicz [que Potocki devait bien connaître à cause de ses recherches concernant les Slaves — Z. M.] envoyât quelque chanoine faire un tour en Sibérie au moins tous les trois ans”<sup>2</sup>.

L'autre citation, postérieure de sept ans, est tirée d'une lettre que j'ai eu la bonne fortune de trouver dans les collections Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly. Destinée à Victoire de Choiseul-Gouffier, soeur de Constance, la missive de Jean Potocki montre bien ses préoccupations religieuses, trois ans avant sa mort. En voici une phrase caractéristique: „Je vous recommande beaucoup le *Spectateur français*. C'est une lecture religieuse, et dont vous serez satisfaite”<sup>3</sup>.

Enfin, si l'on croit aux circonstances de son suicide, perpétré à l'aide d'une boule arrachée au couvercle d'un sucrier, transformée en balle et bénite „au cas où il y aurait un Dieu”, force est de constater que, jusqu'à son dernier soupir, Potocki était obsédé par la grande énigme: l'existence de Dieu.

Puisque la biographie de l'écrivain, cette base sans laquelle il est difficile d'entreprendre l'approche de sa silhouette intellectuelle, présente, comme nous l'avons vu à propos de Krakowski, des lacunes importantes, nous sommes obligés de mettre à profit tous les témoignages, si décevants fussent-ils.

Bien que, dans ce domaine, je me méfie des contributions de la famille, juge trop souvent peu compétent et porté naturellement vers l'hagiographie, je ne peux passer sous silence quelques souvenirs que Constance Raczyńska, à l'invitation de Joachim Lelewel, avait écrits sur son premier mari, probablement le 14 octobre 1841.

Ces notes, à l'orthographe défectueuse, suprennent par le don imprévu de ce que j'appellerais la psychologie appliquée, tirant profit de renseignements épars, révélés par Jean Potocki sur sa jeunesse.

Nous apprenons d'abord pourquoi notre écrivain n'a jamais bien appris le polonais. On attribuait ce fait, peut-être un peu trop légèrement, à sa mère, qui maniait parfaitement le français et, par contre, montrait

<sup>2</sup> V. A. Francev, *Poslednoe učenoe putešestvie grafa Jana Potockogo, 1805—1806*, Praga 1938, p. 12.

<sup>3</sup> Collection Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly, A 377.

peu d'enthousiasme pour l'éducation „à la sarmate". Or, l'esquisse, malheureusement fragmentaire, de Constance, attire notre attention sur le départ précipité de Jean et de Séverin Potocki pour l'étranger au moment où les Confédérés de Bar et, par conséquent, les troupes russes qui les poursuivaient, s'approchaient de Pików. Ainsi déraciné à l'âge de sept ans, loin de son pays natal, d'abord en Italie, puis en Suisse, enfin en Autriche, Jean Potocki n'a jamais eu ce contact indélébile avec la langue — disons paternelle, puisque sa mère l'employait rarement — qui, d'habitude, forme l'enfance.

Vif, distrait et rêveur, le futur écrivain n'a jamais été bon élève; bien au contraire, il a fait le désespoir de ses instituteurs en atteignant ainsi, sans rien savoir, sa seizième année. Cette constatation de l'auteur lui-même est en contradiction flagrante avec les dires d'Edouard Krakowski, selon lequel Jean Potocki a pu être présenté à Voltaire lors de la visite de sa mère au patriarche de Ferney. Notre écrivain n'en a jamais parlé, que je sache. D'autre part, Madame Potocki se gardait bien, à n'en pas douter, de présenter à Voltaire son fils, encore aux Lumières si peu ouvert.

Rêvant à la carrière militaire, il obtint, de ses parents, l'autorisation d'entrer au service de l'Autriche à la veille du conflit de celle-ci avec la Bavière. La paix de Cieszyn (1779) a mis vite fin à ces espoirs, et c'est seulement pendant une année, passée en garnison en Hongrie, près de Buda, que Jean Potocki — comme jadis Rej — commença à lire. C'est là-bas qu'il se découvrit une passion pour Voltaire, et son cerveau, tenu à un régime ralenti pendant des années, se mit alors à dévorer tout ce qu'il put trouver comme pâture intellectuelle: voyages, histoire, antiquité. Les résultats de ce goût tardif pour la lecture pourraient nous réconcilier avec les idées sur l'éducation, émises dans *Emile*, de Jean-Jacques Rousseau.

Constance Raczyńska rappelle aussi un trait qui, d'après son premier mari, eut probablement sur lui une influence décisive: il paraît que les gravures du premier voyage autour du monde du capitaine Cook, qui ornaient la chambre de Jean Potocki dans sa tendre enfance, décidèrent de sa vocation de voyageur. Il ne se sentait heureux qu'en déplacement continu et tant que ses ressources le lui permirent, il en profita largement. Généreux par le cœur, il trouvait que toute chose était mieux placée dans les mains des autres qu'entre les siennes.

Voici, concentré et utilisant parfois les expressions de Constance Raczyńska, son témoignage sur son premier mari, de vingt ans son aîné, et dont elle découvrit trop tard la grandeur.

Le dernier point que je voudrais soulever ici concerne, tout en ayant trait au *Manuscrit*, l'auteur même. Je crois que, malgré les difficultés

qu'il présente, il n'est pas bon d'esquiver la question sous prétexte qu'elle touche aux normes, généralement admises, de la morale.

Je fus surpris, il y a déjà plusieurs mois, d'avoir trouvé, dans la *Biographie Universelle* de Michaud, signé Brunet, ce passus sur Jean Potocki: „Ses goûts cyniques, trop ressemblant à ceux du marquis de Sade, lui avaient attiré des désagréments bien plus graves" <sup>4</sup>.

Une étude de Roman Kaleta, sous le titre „*Przyjaciele i zalotnicy*" („*Les amis et les galants*"), dans *Archiwum Literackie*, m'a orienté vers le problème des relations spéciales de Jean Potocki, soupçonné de pratiquer, à plusieurs reprises, des rapports incestueux. Il s'agit d'une phrase concernant la mère de notre écrivain, Thérèse Potocka, née Ossolińska: „Sa maison a été le temple d'une tendresse peu commune, dans l'atmosphère de laquelle la vie incestueuse s'est développée abondamment" <sup>5</sup>.

Roman Kaleta se réfère au *Journal* d'Elise von der Recke (1754—1833), soeur de Dorothee, princesse de Courlande; dans la suite de celle-ci, Elise séjourna à Varsovie à trois reprises, en 1790, en 1791, et en 1792, et, informée, un peu tard, il est vrai, par Scipio Piattoli, fut bien au courant des secrets d'alcôve. N'ayant pas pu consulter la version originale des souvenirs: *Mein Journal. Elisas neu aufgefundenen Tagebücher aus den Jahren 1791 und 1793*, je recourus aux fragments du livre publiés dans *Polska Stanisławowska w oczach cudzoziemców* (*La Pologne de Stanislas-Auguste Poniatowski aux yeux des étrangers*).

Voici l'accusation portée contre Thérèse Potocka: „Ses fils ont été les amants de leur mère et de leur unique soeur, et, en ce qui concerne le plus jeune [Elise von der Recke pense à Jean — Z. M.] une liaison intime l'a uni en même temps à la princesse Lubomirska [Elisabeth — Z. M.], en raison de quoi elle a récompensé son amant par sa plus jeune, sa plus belle et riche fille. La jeune fiancée connaissait la triple liaison de son fiancé avec la mère, la belle-mère et la propre soeur de celui-ci" <sup>6</sup>.

Cette information, provenant de Piattoli, gouverneur des jeunes Potocki, a été ajoutée par Elise von der Recke dans une note écrite à Berlin, le 20 mars 1803. Elle contient une erreur évidente: Jean Potocki n'était pas le fils cadet. Pourtant, l'accusation reste sérieuse, et rien ne permet de la négliger.

<sup>4</sup> Michaud, *Biographie Universelle*, t. 34, p. 197.

<sup>5</sup> *Archiwum Literackie*, t. XIII, 1969: „Dom jej był przybytkiem nadzwyczajnej czułości, w atmosferze której rozpleniło się bujne życie kazirodcze" (pp. 287-288).

<sup>6</sup> *Polska Stanisławowska w oczach cudzoziemców*, 1963, t. 2, p. 264: „Obaj synowie byli kochankami swej matki i swej jedynej siostry, młodszego (Jana) łączyło jednocześnie intymne porozumienie z ks. L.(ubomirską), za co wynagrodziła kochanka swą najmłodszą, najładniejszą i bogatą córką. Młoda narzeczona wiedziała o potrójnym związku swego narzeczonego z matką, teściową i z własną siostrą".

Il est vrai que cette triste époque apporte d'autres preuves d'une liberté de mœurs poussée à l'extrême, aussi bien en France qu'en Pologne (par exemple, les accusations contre le „divin marquis” ou la liaison connue de la „belle Grecque”, Sophie Potocka, avec Georges, fils de son mari Szczęsny et d'Amélie Mniszech), et que l'interdiction de liaisons entre les membres d'une même famille ne fut pas toujours observée au cours des siècles. Elle n'existait pas, par exemple, en ancienne Égypte, où les mariages entre frère et sœur étaient fréquents dans les dynasties des Pharaons.

Cependant la suite du passage en question ouvre des horizons nouveaux: „Tous les invités au mariage le savaient, et le fiancé a été plus tendre pour sa mère et sa belle-mère que pour la fiancée, et il aurait dit: «Une femme vieillissante, intelligente, belle, ayant déjà de l'expérience, donne dans ses bras beaucoup plus de volupté sensuelle qu'une jeune beauté encore non experte». Avec une pareille décadence morale, cet État devait périr”<sup>7</sup>.

La dernière phrase d'Elise von der Recke donne à penser: il s'agit, manifestement, d'une sorte de prédiction *ex eventu* concernant la Pologne. Pourtant, on ne voit pas bien la liaison de cause à effet entre la condamnation de l'État disparu et le „cas Potocki”. S'agit-il d'un règlement de comptes entre Piattoli et le clan Lubomirska-Potocki? N'oublions pas que l'Italien, soupçonné d'abord d'être l'espion des Czartoryski et des Potocki auprès du roi, plus tard dévoué entièrement à Stanislas-Auguste Poniatowski, adhéra au parti „anti-Czartoryski” pour devenir de nouveau secrétaire du prince Adam en Russie, en 1805. Enfin, une dernière hypothèse: connaissait-on, par hasard, quelques opinions de Jean Potocki exprimées dans le *Manuscrit*, mis sur le métier, d'après l'information de Mlle Żółtowska, dès 1797?

Il faut lier ce renseignement, très précieux, à une autre information que je trouve chez Brückner: il paraît que le comte Michel Wielhorski, qui était lié avec Jean Potocki, racontait à Sobolewski que tout l'imbroglio du *Manuscrit* s'expliquait d'une manière très claire. L'oeuvre entière était, paraît-il, terminée avant l'expédition Golovkine, ce qui aurait ramené la création du *Manuscrit* aux années 1797—1805<sup>8</sup>. Dans ce cas, l'écrivain serait probablement victime de son affabulation libertine,

<sup>7</sup> Polska Stanisławowska w oczach cudzoziemców, 1963, t. 2, p. 264: „Wiedzieli o tym wszyscy goście weselni, a narzeczony bardziej był czuły dla swej matki i teściowej aniżeli dla narzeczonej, i miał powiedzieć: «Starzejąca się, ładna, już doświadczona, inteligentna kobieta daje w swych objęciach znacznie więcej rozkoszy zmysłowej niż młoda, jeszcze niedoświadczona piękność». Przy takim moralnym upadku państwo to musiało zginąć”.

<sup>8</sup> A. Brückner, *Jana Potockiego prace i zasługi naukowe*, Warszawa 1911, p. 39.

qui lui aurait joué un mauvais tour. J'avoue qu'en l'état actuel des questions, la réponse n'est pas facile. Le prénom de Michel était très fréquent chez les Wielhorski, et il se retrouve dans chaque génération. Il y avait, d'abord, Michel Wielhorski confédéré de Radom, puis de Bar, connu par ses relations avec Jean-Jacques-Rousseau, mort en 1814, et son fils Michel (1757—1805), général chez Kościuszko, puis dans l'armée autrichienne. On connaît bien un autre Michel, fils de Georges, fondateur de la famille russe, bibliophile, violoniste, compositeur et maître de cérémonies à la cour impériale (1788—1856).

Quant à Sobolewski, il s'agirait, sans doute, soit du comte Ignace Sobolewski (1770—1846), ministre et secrétaire d'État du Royaume de Pologne, soit de Louis Sobolewski, philologue et historien de la littérature, bibliothécaire à l'Université de Wilno, mort en 1829. Ma première supposition, à savoir qu'il pourrait être question de Serge Alexandrovitch Sobolewski, ami de Pouchkine, de Mérimée et de Mickiewicz, doit être écartée. Les dates de sa naissance et de sa mort nous éloignent trop de l'époque.

Dans son article: „L'érotisme dans le fantastique de Jan Potocki” (*Revue des Sciences Humaines*, juillet-septembre 1968), M. Jean Bellemin-Noël a effleuré le problème du point de vue de la psychanalyse, en mettant en lumière le „complexe d'Oedipe”, mais il n'a pu, évidemment, apporter une solution, parce qu'il ignorait l'accusation portée contre notre auteur.

On voit, par ces mises au point, ces tentatives d'éclaircir les points obscurs et surtout ces hypothèses nombreuses, combien, malgré l'indéniable progrès accompli ces dernières années, il reste encore à faire en ce qui concerne la personnalité complexe de Jean Potocki et la connaissance de son oeuvre. Ainsi, par exemple, les années 1798—1803 et 1807—1809, constituent des taches presque blanches dans sa biographie.

La clé de plusieurs énigmes — si elle existe — se trouve dans les archives de la famille Potocki, probablement à Montrésor, et il y a peu d'espoir qu'on puisse en disposer bientôt. Il se peut que les collections de la famille Pac, conservées à Pau, abritent quelques indices. Mais l'extraordinaire foisonnement des différents Potocki ne facilite pas les recherches, surtout aujourd'hui, alors que les études généalogiques sont plutôt délaissées.

Ainsi, par exemple, l'éditeur de *Rys historyczno-chronologiczny Towarzystwa Wolnego Mularstwa w Polsce* (*Esquisse historico-chronologique de la Société de Franc-Maçonnerie en Pologne*), de Wincenty Wilkoszewski, a récemment confondu deux Jean Potocki: notre auteur, et Jan Potocki, le général. Tous des deux en faisaient partie, mais l'auteur du *Manuscrit* n'était pas „Maître en chaire”, c'était son homonyme, digni-

taire du Grand-Orient polonais<sup>9</sup>. Un autre exemple: je me suis un peu occupé de Bernard Potocki, fils de notre écrivain et de Constance, et je dois avouer que, jusqu'ici, je n'ai pas réussi à démêler convenablement différents renseignements le concernant de ceux relatifs à son énigmatique homonyme, presque contemporain, fils d'Alexandre, ministre de la Police du Duché de Varsovie.

À l'occasion de recherches fortuites, j'ai réuni une liste, sans doute très incomplète, des Français qui ont été en rapports avec Jean Potocki; il se peut que les archives de leurs familles conservent quelques lettres de lui; mais il ne faut pas se faire trop d'illusions: les destructions, consécutives à la Révolution de 1789, et, surtout, les difficultés d'accès aux propriétés privées, rendent ces investigations assez aléatoires.

En revanche, après la traduction du *Manuscrit* en russe et le regain de curiosité qu'elle suscite, une autre possibilité se présente: il s'agit des trésors extrêmement abondants, provenant des collections autrefois privées, que les bibliothèques et les musées de l'Union Soviétique gardent jalousement. Le fait que Jean Potocki a passé la dernière vingtaine d'années de sa vie sur les territoires russes ou incorporés à la Russie, permet d'espérer de trouver là-bas des renseignements de première importance. Il s'agit d'abord d'étudier tous les documents laissés par les membres de la mission Golovkine, ainsi que par de nombreux émigrés français qui séjournaient alors à Saint-Petersbourg. En premier lieu, ceux des descendants du comte Marie-Gabriel de Choiseul-Gouffier, déjà mentionné, rentré à Paris en 1803 tandis que ses fils et petits-fils sont restés en Russie. Comte émigré Henri de Lambert et son fils Charles, membre de l'expédition Golovkine, fondateur d'une famille bien connue dans l'histoire de la Russie et de Varsovie, Théodore d'Auvray, fils de Philippe, et quatre de Saint-Priest, mais surtout Armand-Emmanuel-Charles Guignard, comte de Saint-Priest (1782—1863) — voilà quelques noms d'émigrés. De même, les archives des généraux Kisielew et Valérien Zubov (marié avec Marie-Elisabeth Lubomirska), dont il a fait la connaissance lors du voyage au Caucase, peuvent renfermer quelques lettres de Jean Potocki. On sait que le comte Michel Wielhorski connaissait bien notre écrivain. Et — *last but not least* — les archives de Séverin Potocki doivent exister quelque part.

Il est temps de rendre justice à Jean Potocki, initiateur des recherches slaves, autrefois si âprement combattu par le „lobby” allemand établi en Russie, à la grande figure de ce que j'appellerais la „deuxième Renaissance”, c'est-à-dire l'époque des Lumières empiétant sur le préroman-

<sup>9</sup> Rys historyczno-chronologiczny Towarzystwa Wolnego Mularstwa w Polsce, Londyn 1968, p. 10.

tisme. Il est temps de mettre en évidence ses traits caractéristiques et, par là même, souligner le rôle novateur, joué brillamment par Jean Potocki dans différentes disciplines.

En 1842, quand le procès parisien a rappelé son nom, alors au fond de son purgatoire, Stefan Witwicki, lui reprochant d'avoir écrit uniquement en français, disait: „Et cette disparition inouïe, à laquelle sont exposées toutes ses oeuvres, qui sont, pour ainsi dire, fruits de bâtard condamnés par leur naissance, a atteint même un écrivain si génial et d'un savoir tel que Jean Potocki; s'il est mentionné aujourd'hui, c'est presque exclusivement par les seuls Polonais, c'est-à-dire par ceux qu'il avait dédaignés”<sup>10</sup>.

Le fait que nous nous sommes réunis, Français et Polonais, pour parler de cet homme si attrayant par plusieurs aspects de sa vie intellectuelle, inflige un démenti aux sombres prévisions de Witwicki, et montre que, par-delà la tombe, Jean Potocki a remporté la victoire.

Certes, une partie de ses écrits scientifiques a sombré dans l'oubli; le progrès des recherches dans ce domaine fait oublier, parfois très vite, les résultats les plus méritoires. Pourtant, même si le temps peut porter encore des coups très rudes à son oeuvre érudite, il nous restera le *Manuscrit*, ce chef-d'oeuvre de la littérature que Jules Klaproth, avec une étonnante perspicacité, plaçait dans la lignée de *Gil Blas* et de *Don Quichotte de la Manche*.

<sup>10</sup> S. Witwicki, *Wieczory pielgrzymy*, Paryż 1842, t. II, p. 137.